

de vouloir, parce qu'ils sentent avec force. Probablement tous les grands hommes sortiront désormais de la classe à laquelle appartient M. Laffargue. Napoléon réunit autrefois les mêmes circonstances : bonne éducation, imagination ardente et pauvreté extrême.

Je ne vois qu'une exception : à cause de la nécessité du charlatanisme dans les beaux-arts, et par l'effet de la fatale tentation des titres et des croix, pour exceller dans la statuaire ou la peinture il faudra désormais naître riche et noble. Plus de nécessité alors de faire la cour au journalisme, plus de nécessité de faire la cour à un directeur des beaux-arts afin d'obtenir la commission d'un tableau de *saint Antoine*.

Mais, si l'on naît riche et noble, comment se soustraire à l'élégance, à la délicatesse, etc., et garder cette surabondance d'énergie qui fait les artistes et qui rend si ridicule ?

Je désire de tout mon cœur me tromper complètement.

24 novembre 1828. — Nous n'avons jamais mieux compris le bonheur dont nous jouissons en France qu'en voyant combien les étrangers nous portent envie. Ce soir, chez M. R., le prince napolitain Santapiro a parlé pendant une heure de la vie heureuse que les étrangers peuvent trouver à Paris. Le prince ne tarissait pas en éloges de notre gouvernement.

Il a fini par dire : « Le climat est affreux dans ce Paris : souvent trois fois en un jour le froid succède à la chaleur ; j'ai soixante mille francs de rente à Naples, si quelqu'un veut me donner de tous mes biens vingt mille francs payables chaque année à Paris, jamais je ne reverrai ma triste patrie. »

Le prince abhorre la tristesse des Anglais : « Leurs rues sont arrangées plus proprement, dit-il ; mais cette tristesse de tout le monde finit par être contagieuse, et c'est payer trop cher un peu de propreté. »

26 novembre. — On a vu peu d'hommes aussi sensibles à la musique que le cardinal Consalvi ; il allait assez souvent le soir chez madame l'ambassadrice de \*\*\* ; là, il rencontrait un jeune homme charmant qui savait par cœur une vingtaine des plus beaux airs de l'immortel Cimarosa ; Rossini, car c'était lui, chantait ceux que lui demandait le cardinal ; tandis que Son Excellence s'établissait commodément dans un grand fauteuil un peu dans l'ombre. Après que Rossini avait chanté quelques minutes, on voyait une larme silencieuse s'échapper des yeux du ministre et couler lentement sur sa joue.

C'étaient les airs les plus bouffes qui produisaient cet effet ; le cardinal avait tendrement aimé Cimarosa, et, en 1817, fit faire son buste par Canova. La réaction ultra a exilé dans une petite chambre obscure au Capitole ce buste, qu'on voyait au Panthéon, avec cette inscription :

A Domenico Cimarosa,  
Ercole cardinale Consalvi.

Le cardinal écrivit souvent à ses amis de Naples pour leur recommander le fils de Cimarosa, dont il a été impossible de rien faire.

ISCHIA, le 12 septembre 1828 (article oublié). — Une de nos compagnes de voyage me donne, seulement aujourd'hui, la permission de parler de l'extrême répugnance que lui inspire le climat d'Italie. « Ce soleil toujours sans nuage me brûle les yeux ; cette mer si bleue me fait regretter les bords de notre Cœan de Normandie. »

Rien ne rend philosophe comme de telles confidences. Suivant ma façon de sentir, le bonheur du climat d'Italie n'est pas d'avoir chaud, mais de prendre le frais. A Paris, le 8 de juin, nous venons de faire du feu. En Italie, d'avril en octobre,



on n'a jamais cette sensation de vent de nord-est qui me donne de l'humeur. Je conçois certains tempéraments qui éprouvent du malaise à sentir la fraîcheur de la brise de mer qui vient nous chercher sous un berceau de jasmin, dans un des jardins de Pizzo-Falcone, à Naples. Le plaisir indicible que je rappelle par ce peu de mots est bien voisin de celui que donnent la musique de Cimarosa et la *Madone* du Corrège à la bibliothèque de Parme.

A cause du flux et du reflux, l'Océan de Normandie s'environne d'une ceinture de sables et de boue qui n'a pas moins d'une demi-lieue de largeur quand la côte n'est pas abrupte; et pendant la moitié de chaque journée cette boue dégoûtante reste à découvert. Les vents terribles de cette grande mer détruisent toute végétation sur ses bords. Près de Gênes, vers Albaro, nous avons habité un jardin dont les orangers penchés sur la mer baignaient leurs branches dans les flots quand il y avait gros temps. Tout cela ne fait pas oublier les aspects brumeux de la côte de Normandie.

Notre compagne de voyage préfère la petite église à demi ruinée de son village au magnifique Saint-Pierre. Je comprendrais davantage cette façon de sentir; mais, je l'avoue, les injures dites au climat d'Italie m'irritent. — C'est probablement l'effet que le présent itinéraire produira sur certaines personnes. « Votre journal me semble l'exagération continuelle d'un menteur d'autant plus impatientant, qu'il travestit des faits que je sais être vrais. Je ne trouve à louer que quelques phrases dans la partie morale et politique. » Tel est le jugement que notre compagne de voyage vient d'écrire à la suite de son opinion sur le climat d'Italie, que je rédigeais sous ses yeux.

27 novembre. — Nous avons passé la matinée dans l'atelier

de Canova, au milieu des modèles de ses statues. Canova est venu trois fois à Paris; la dernière, comme *emballeur*. Il vint reprendre les statues que l'on nous avait cédées par le traité de Tolentino, sans lequel l'armée victorieuse à Arcole et à Rivoli eût occupé Rome. On nous a volé ce que nous avions gagné par un traité. Canova ne comprenait pas ce raisonnement. Élevé à Venise du temps de l'ancien gouvernement, il ne pouvait concevoir qu'un droit, celui de la force; les traités ne lui semblaient qu'une vaine formalité.

Il nous racontait que, lorsqu'il vint à Paris pour la première fois, en 1803, il eut le bonheur de retrouver à Villers son groupe de *Psyché et l'Amour* (aujourd'hui au Louvre, musée d'Angoulême). « La draperie était horriblement mal faite, ajoutait-il, et tout à fait sans forme. C'est que dans un temps j'avais eu la fausse idée qu'une draperie négligée fait valoir les chairs; j'empruntai un maillet et des ciseaux, et, tous les matins, pendant huit jours, un cabriolet de louage me conduisit à Villers, où je corrigeai autant que possible cette mauvaise draperie. »

Canova disait qu'aucune ville ne lui avait offert un ensemble aussi grandiose que celui formé par le palais des Tuileries, le jardin, la place Louis XVI, la grande allée des Champs-Élysées, la barrière de l'Étoile; le pont de Neuilly et la montée au delà, jusqu'au rond-point. « Un grand obélisque se détachant sur le ciel au rond-point, un arc de triomphe à l'Étoile, des statues sur le pont de Neuilly, quelques grands ornements d'architecture sur les côtés de la route, entre l'arc de triomphe et Neuilly, compléteraient un ensemble qui, à mon avis, n'a jamais existé ni en Grèce ni à Rome. Mais il faudrait, ajoutait-il, l'absence des maisons particulières, toujours si mesquines à Paris et si peu sérieuses. »

J'ai souvent eu l'honneur de traiter avec Canova la question



des *gestes*, si importante pour la sculpture, qui ne peut rien que par les gestes. Cependant la civilisation moderne les proscriit. L'Italie, lorsqu'elle sera arrivée au même degré de civilisation que la France, ne fera-t-elle plus de gestes? Il est constant qu'à Naples, et même à Rome, on aime mieux faire un geste que parler. Cela tient-il à l'état de fatigue ou l'*émotion* jette le cœur, cela vient-il de la peur des espions, ou d'une habitude de plusieurs milliers d'années?

Canova me disait qu'il entra un jour dans l'église de saint Janvier, à Naples; il venait voir la chapelle du saint protecteur, richement parée de tentures de damas rouge, de lustres et de festons. Il trouva tout cela de si mauvais goût, que, sans qu'il s'en doutât, sa figure prit l'expression du mépris. Un Napolitain le remarque, s'approche de lui les deux bras croisés sur la poitrine, et ses mains imitaient le mouvement des oreilles d'un âne: il voulait dire à Canova: « Ne vous étonnez pas, seigneur étranger, ceux qui dirigent la parure de la chapelle de Saint-Janvier sont des ânes. »

Veut-on de petites anecdotes d'atelier? La seconde réplique de la statue de la *Madeleine* de Canova a été faite avec le morceau de marbre enlevé entre les jambes de la statue de Napoléon qui est aujourd'hui dans l'antichambre du duc de Wellington, à Londres. Un buste de Pie VII fut fait avec le morceau de marbre enlevé sous le bras.

Quand on embarqua sur le Tibre cette statue de Napoléon, qui vint par mer en France, on prépara sur le navire un faux plancher mouvant, afin de pouvoir en trois minutes la jeter à la mer si l'on se trouvait poursuivi de trop près par les vaisseaux anglais.

ROME, 28 novembre 1828. — Celle de nos compagnes de voyage qui comprend Mozart me disait ce soir: « La première

vue de Saint-Pierre m'a troublée, mais ne m'a point fait plaisir bien loin de là. Il m'a fallu défaire l'image toute différente de la réalité que mon imagination m'avait tracée, puis voir et comprendre Saint-Pierre tel qu'il est. Ensuite je n'admiraïs point ce monument; toutes mes émotions étaient encore pour ce Saint-Pierre que je m'étais figuré d'après vos récits avant d'arriver à Rome. Je commence à peine, après un an, à oublier cette ancienne inclination, et à me complaire dans l'idée de Saint Pierre tel qu'il est. » Le cicerone devait bien se garder de troubler par aucun avis ce beau travail de l'âme.

Ce soir, par un beau clair de lune, nous sommes allés au Colysée; j'avais cru que l'on y trouverait des sensations d'une douce mélancolie. Mais ce que M. Izimbardi nous avait dit est vrai: ce climat est si beau, il respire tellement la volupté, que le clair de lune même y perd toute tristesse. Le beau clair de lune avec sa rêverie tendre se trouve sur les bords du Wendermere (lac du nord de l'Angleterre). Minuit sonnait, le custode du Colysée était prévenu, il nous a ouvert; mais il tenait à nous suivre, c'est son devoir. Nous l'avons prié d'aller nous chercher à la prochaine *osteria* quelques *boccali* de *vin buono*.

Le spectacle dont nous avons joui, une fois seuls dans cet immense édifice, s'est trouvé plein de magnificence, mais nullement mélancolique. C'était une grande et sublime tragédie, et non pas une élégie. On a exécuté fort bien le sublime *quartetto* de *Bianca e Fuliero* (de Rossini), sans pouvoir chasser les images imposantes qui nous assiégeaient. Le clair de lune était si vif, que nous avons pu lire plus tard quelques vers de lord Byron.

I see before me the gladiator lie:  
He leans upon his hand. — His manly brow  
Consents to death, but conquers agony,



And his droop'd head sinks gradually low. —  
 And through his side the last drops, ebbing slow  
 From the red gash, fall heavy, one by one,  
 Like the first of a thunder-shower; and now  
 The arena swims around him. — He is gone  
 Ere ceased the inhuman shout which hail'd the wretch who won  
 He heard it, but he heeded not. — His eyes  
 Were with his heart; and that was far away,  
 He reck'd not of the life he lost nor prize,  
 But where his rude hut by the Danube lay,  
 There where his young barbarians all at play,  
 There was their Dacian mother. — He, their sire  
 Butchered to make a Roman holiday. —  
 All this rush'd with his blood. — Shall he expire  
 And unwenged? — Arise! ye Goths, and glut your ire.

*Childe Harold, canto iv, stanza 140*

« Je vois le gladiateur étendu devant moi, il s'appuie sur sa main. — Son mâle regard consent à mourir; mais il triomphe de l'agonie, et sa tête penchée s'affaisse insensiblement vers la terre. — Les dernières gouttes de son sang s'échappent lentement de sa large blessure; elles tombent pesamment une à une, comme les premières gouttes d'une pluie d'orage; mais ses yeux expirants se troublent; il voit nager autour de lui ce grand théâtre et tout ce peuple il meurt, et l'acclamation retentit encore, saluant son méprisable vainqueur; il a entendu ce cri et l'a méprisé. — Ses yeux étaient avec son cœur, et son cœur est bien loin! Il ne pense ni à la vie qu'il perd, ni au prix du combat. Il songe à sa hutte sauvage adossée à un rocher sur le bord du Danube. Là, tandis qu'il meurt, ses petits enfants jouent entre eux; il voit leur mère qui les caresse; lui, leur père, est massacré de sang-froid, pour faire un jour de fête aux Romains. Toutes ces pensées s'évanouissent avec son sang. — Mourra-t-il, et sans vengeance? — Levez-vous, Germains, assouvissez votre rage! »

Il était près de deux heures du matin quand nous avons quitté le Colysée.

Je crains de ne pas avoir de place :

1° Pour la description des tapisseries ou *Arazzi* de Raphaël, exposées au Vatican, dans les salles voisines des stanze. Ces morceaux, au nombre de vingt-deux, font beaucoup de plaisir au voyageur qui est à Rome depuis plusieurs mois. Rien peut-être ne fait mieux connaître la manière dont Raphaël envisageait les sujets à traiter en peinture. (Ce qu'un mathématicien appellerait la mise en équation du problème. Voir le *Tremblement de terre*.)

2° J'aurais voulu donner une description du *mécanisme actuel* du gouvernement pontifical. Cela n'est peut-être pas très-amusant; mais, faute de cette connaissance positive, le voyageur est exposé à se laisser persuader de singuliers mensonges.

3° Je supprime, sans grand regret, deux longues descriptions des statues du Capitole et de celles du musée Pio-Clémentin. On vend la liste de ces statues à la porte des musées. J'ai indiqué l'ouvrage de Visconti, qui donne assez bien leur histoire et les *conditions* que les sculpteurs durent remplir. Je n'aurais pu ajouter que quelques mots d'appréciation; il aurait fallu parler du *beau idéal*, rien n'est plus difficile.

Pour comprendre les discussions de ce genre, il faut avoir de l'âme. Au lieu de prendre pour vrai ce qu'on a lu dans des auteurs accrédités, il faut interroger ses propres souvenirs, il faut être de bonne foi avec soi-même. Tout cela n'est pas chose facile. Les convenances de tous les instants que nous impose la civilisation du dix-neuvième siècle enchaînent, fatiguent la vie, et rendent la rêverie fort rare. Quand nous rêvons à quelque chose, en France, c'est à quelque malheur d'amour-propre.



Si quelque voyageur se croit la candeur et la sensibilité nécessaires pour sentir le *beau idéal*, je lui indiquerai, non pas assurément comme bonne, mais comme mienne, l'explication qui se trouve au commencement du second volume de *l'Histoire de la peinture en Italie*. Je n'aurais pu que me répéter ici : à mes yeux, la beauté a été dans tous les âges du monde la *prédiction d'un caractère utile*. La poudre à canon a changé la manière d'être utile ; la force physique a perdu tous ses droits au respect.

4° J'avais réservé pour la fin de ce voyage dans Rome le journal de nos excursions à Tivoli, à Palestrina, et de nos promenades dans les *ville* des environs. La place me manque. Il aurait fallu porter cet itinéraire à trois volumes, et, en vérité, c'est trop de moitié dans ce siècle, qui n'a qu'une passion : établir un bon gouvernement.

Voici le nom des *ville* qui nous ont fait le plus de plaisir :

Mills, bâtie sur les ruines de la maison d'Auguste : joli portique, fresques de Raphaël, figures de Vénus ;

Ludovisi : *Aurore* du Guerchin ;

Pamfili : architecture de l'Algarde, et squelettes singuliers tombant en poussière ;

Borghèse : statues et beaux jardins ;

Albani : statues, belle architecture ;

Corsini, sur le penchant du mont Janicule : position délicieuse ;

Lante : architecture de Jules Romain ;

Aldobrandini, ou du Belvédère, à Frascati ;

Giraud, ou Cristaldi : bizarre architecture ;

Madama, par Raphaël : perfection de l'architecture gentille ;

Mattei, ou du prince de la Paix : bons tableaux ;

Medici, ou Académie de France ;

Olgiati, ou Nelli, près la villa Borghèse, jadis habitée par Raphaël : trois fresques : un *Sacrifice à Flore* ; le *Bersaglio*, beaucoup de belles figures nues ; et enfin les *Noce d'Alexandre et de Roxane*, tableau digne de Raphaël ;

Poniatowski : architecture de M. Valadier. Cet homme a construit à l'entrée de la rue del Babuino une maison dont chaque étage a une terrasse. Il a du style ;

Villa Adriani, près de Tivoli ;

Mellini, au monte Mario : vue magnifique ; c'est de là que M. Sickler a pris la vue panoramique de Rome et des environs. Cette vue nous a été fort utile, ainsi que la notice de soixante-quatorze pages qui l'accompagne.

Quelques accès de colère que nous nous donnions, le gouvernement sera à peu près dans vingt ans ce qu'il est aujourd'hui. Les deux volumes in-quarto formant les Mémoires d'Horace Walpole me semblent une prédiction claire des intrigues par lesquelles nous allons passer d'ici à vingt années. Or, à cette époque, le monde sera bien près de finir pour beaucoup d'entre nous. Il n'est donc pas sage de remettre les jouissances que peuvent nous donner les beaux-arts et la contemplation de la nature au temps qui suivra l'établissement d'un gouvernement parfait. Il y aura toujours de ce côté des sujets de colère, et c'est, selon moi, une triste occupation que la colère impuissante. J'engage le très-petit nombre de personnes qui ont à se reprocher beaucoup d'actions ridicules, inspirées par les passions tendres, à se livrer à l'étude des beaux-arts.

On se trouvera bien de ne parler sur ce sujet qu'à très-peu de gens.

L'état dans le monde n'y fait rien ; à Paris, un père qui a du crédit dans la peinture fait son fils peintre. Tel homme tient depuis dix ans l'état d'artiste et vous reçoit dans un atelier arrangé avec le plus de coquetterie et de génie, qui sent



moins les arts que tel pauvre diable en prison pour dettes. J'ai choisi exprès ce point de comparaison. Rien ne me semble plus contraire aux arts que les habitudes en vertu desquelles un homme fait fortune. Après la fortune d'argent, celle qui est notée dans l'*Almanach royal* me semble exprimer le caractère le plus antipathique au culte du beau. Ensuite viendraient dans ma liste d'exclusion l'*esprit d'à-propos* et l'*esprit tout court*. Il faut pour les arts des gens un peu mélancoliques et malheureux.

L'esprit d'ordre annonçant l'absence de la rêverie qui ne trouve rien de si doux qu'elle-même, et renvoie toujours à la minute suivante un arrangement nécessaire, me semble aussi un grand indicatif de l'absence de ce qu'il faut pour sentir le beau.

#### ÉCOLE FRANÇAISE DES BEAUX-ARTS A ROME.

J'ai lu dans le *Journal des Débats* que l'arrangement actuel est absurde ; les jeunes artistes établis à Rome dans la villa Medici forment, dit-on, une oasis parfaitement isolée de la société italienne, et où règnent despotiquement toutes les petites convenances qui ont étioilé les arts à Paris.

On pourrait établir que les élèves qui ont obtenu le grand prix iraient où ils voudraient en Italie, pourvu que ce fût au delà du Tesin et de la Trebia. Excepté Turin et Gênes, tous les séjours leur seraient permis. On leur payerait d'avance et par trimestre une pension de cent cinquante ou deux cents francs par mois. Si, à la fin de l'année, un élève n'envoyait aucun ouvrage à Paris, sa pension diminuerait de moitié. La troisième année cette pension se réduirait à cinquante francs par mois, si l'élève continuait à ne pas donner signe de travail.

Les ouvrages envoyés à Paris par les élèves seraient jugés

par un jury. Le meilleur ouvrage vaudrait à son auteur une nouvelle pension de deux mille quatre cents francs, payable pendant un an ; des pensions de dix-huit cents francs, douze cents francs et six cents francs, également accordées pour un an, récompenseraient les mérites inférieurs. Le *Moniteur* publierait exactement chaque année le jugement sur les tableaux, statues et gravures envoyés d'Italie.

Mais comment mettre à l'abri de l'intrigue, qui envahit tout à Paris, ces jugements sur les artistes ?

Toute la difficulté est là ; il faudrait le génie de Machiavel pour déjouer l'esprit de coterie.

Je voudrais que les juges qui doivent assigner un rang aux productions des jeunes gens qui demandent à aller en Italie ou qui y sont déjà n'apprirent qu'ils seront juges qu'une heure avant d'entrer en séance.

Supposons qu'il faille onze juges : M. le ministre de l'intérieur convoquerait pour midi vingt-cinq personnes, sans leur indiquer l'objet dont elles auront à s'occuper. Les onze premiers jurés qui arriveraient s'enfermeraient dans la salle d'exposition, et, sans désespérer, iraient aux voix sur le mérite de chaque tableau, dessin ou statue. Le chef de ce jury porterait immédiatement au ministre la décision prise.

Si toute la besogne n'avait pu être expédiée dans cette première session, quinze ou vingt jours après, d'autres personnes convoquées de la même manière iraient aux voix avec les mêmes précautions contre ce qu'on appelle à Paris les *convenances*, les *injustices à réparer*, les *influences des professeurs*, dont chacun à son tour place un élève favori.

La liste de ce jury des arts ne serait pas fort difficile à établir. Il faudrait que, parmi les onze juges, il y eût toujours trois artistes. Ce qu'il y aurait de pis, c'est que tous les onze fussent artistes. Alors l'opinion de la société de Paris, qui, tôt